

ce dans le secret de l'âme pour je ne sais quel mélange de joie terrible. Bien des gens ne peuvent s'empêcher de trouver quelque profit à toutes les catastrophes qui imposent silence à cette cohue de parleurs, qui mettront une arme ou un ontil dans ces mains accoutumées à faire grincer la plume, qui rongeront ces ongles venimeux sans cesse occupés à déchirer la morale, le bon sens et les grandes choses. L'espoir d'être délivré du joug que font peser sur le monde ces sophistes adulateurs du mal, contempteurs de la vertu, est exprimé dans le livre de M. Romieu avec une éloquence étrange.

"Je vous dis, ô bourgeois, que votre règne est fini. De 1789 à 1848, il n'a que trop duré. Vous l'avez mené si follement et si vite que la comédie n'a pas eu son terme et que le parterre s'est insurgé avant l'heure probable du dénouement. Vous vous êtes hâtés en enfants de revêtir trop de costumes, vous avez ramassé trop tôt les manteaux d'hermine que vous venez de jeter par les fenêtres de l'aristocratie; vous avez refait à votre usage tout ce que vous aviez détruit à coup de phrases, tout ce que le théâtre, le journal, la chanson, la tribune vous avaient aidés à démolir. Cet arsenal de vos guerres égoïstes est resté formidable et s'emploie aujourd'hui contre vous. Il est aux mains du peuple, à qui vous en avez enseigné l'emploi. L'heure approche; au moment du péril, où sont vos ressources? O Girondins! n'avez-vous pas de la rhétorique et du baccalauréat! écoutez donc le tocsin briser les oreilles; il n'est ni lois, ni ministère, ni préfet, ni garde-champêtre qui puissent rien à ce cataclysme imminent. J'ai vu, je m'en souviens, une inondation de la Loire; les digues allaient disparaître; toute la plaine était menacée; chacun fuyait, vidant le logis de tout ce qui s'en pouvait ôter; et au milieu de ce trouble immense, deux gendarmes, qui représentaient l'autorité, se promenaient à cheval au bord du fleuve furieux. Ils étaient là pour y être et parce qu'on le leur avait ordonné. Ces gendarmes sont l'emblème de la société en présence de l'ouragan qui commence. Pas plus qu'eux elle n'a pouvoir d'empêcher l'irruption qu'elle observe et dont elle semble n'être que la sentinelle d'honneur.

"C'est que la société, telle que l'a faite la bourgeoisie, n'est pas capable de plus. Cette société là doit mourir. Sans nul doute, quoi qu'il arrive, la famille et la propriété surageront dans la tempête; mais cela seul. L'ordre bâtarde établi par les sophistes, à savoir: le gouvernement d'une nation par des médecins, des dévoués, des maîtres de forges, les questions de paix et de guerres livrées à des sous-amendements d'avocats de village; les grands services de l'Etat mis en question, chaque année, sur la chance d'un chiffre d'assurances aux débats; le repos d'un grand pays livré au caprice de quelques mécontents ou de quelques jaloux; cela doit tomber en poudre pour ne se relever jamais, du moins de nos jours. Non, bourgeois, vous ne régneriez plus, ni sous forme de ministres, ni sous forme de juges, ni sous forme d'écrivains. Il vous faudra renoncer bientôt à cette contre-figon de l'ancien régime que vous aviez si mal arrangé à votre profit....

"Vous avez, ô bourgeois! sonillé de sang le début de votre œuvre. Ce sont vos avocats, Robespierre et Danton, qui ont appris le meurtre au peuple. Leurs successeurs ont achevé cette éducation qui, maintenant, est devenue universelle. Mais le peuple s'y prendra, lui, à sa manière. Il fera les choses en grand, sans souci des formes, et surtout sans souci des principes que lui avait ôtés. A votre Béranger, tombé dans l'oubli, il a substitué son Pierre Dupont, que vous ne connaissez pas, peut-être, et dont les refrains éclatent chaque jour dans un million de cabarets. C'est le tam-tam de la révolte du pauvre; c'est la tempête des appétits soulevés... Le peuple sera terrible, soyez-en sûr. Vous avez semé le gland, il faut que le chêne pousse!

"Ce qui se passera sera une lutte en dehors de vous, peut-être sur vos calvaires et sur les ruines de vos maisons, mais dont vous ne serez que les spectateurs consternés. C'est entre le délire furieux des masses et la discipline de l'armée que se fera le conflit. Vos livres, vos discours, vos constitutions, vos principes

doivent disparaître dans le fumée de ce grand combat. Le duel est entre l'ordre et le chaos. Ce n'est pas vous qui représentez l'ordre, ô bourgeois de la révolution! c'est la force seule qui en est le symbole. L'ordre que vous avez sans cesse attaqué et qui vous paraît insupportable; l'ordre que vous n'aimez qu'au jour où vos vanités, vos envies jalouses, vos turbulentes ambitions, vos traditions de collège l'ont mis en si grand péril que votre existence en est menacée; l'ordre social a pour réel et unique soutien, non votre ridicule amas de codes, mais le fort rempart où l'autorité reste avec son drapeau. Ce rempart vivant de robustes cœurs, hérissé de baïonnettes et d'artillerie, qu'on appelle l'armée. Là est l'ordre, et mais, sachez-le, pour jouir en paix, sous ce pouvoir protecteur, de tous vos biens, aujourd'hui menacés, et du doux repos qui commence à vous sembler désirable, il vous faudra jeter au vent, et pour jamais, le catéchisme menteur de vos philosophes; il vous faudra renoncer à gouverner ou plutôt à bouleverser l'Etat, pour apprendre à élever ses enfants et à les rendre un peu moins fous et moins malheureux que vous-mêmes.

"Entre le règne de la torche et le règne de sabre, vous n'avez plus que le choix. Grâce à Dieu, le sabre du dix-neuvième siècle n'est plus celui de Tamerlan. Il ne sort pas du fourreau pour détruire, mais pour protéger. Il est devenu l'élément civilisateur, car il combat la barbarie."

Après avoir cité ce passage, nous n'avons pas besoin de dire quelle est la conclusion de M. Romieu. Il conclut à la dictature militaire; il croit que cette dictature ne sera forcée ni des circonstances. De toutes les solutions mises en avant depuis que la révolution de 1848 a inauguré le chaos, c'est la plus probable et peut-être aussi la plus désirée. L'armée, en effet, apparaît comme la seule force matérielle assez pure et assez libre pour dégrader la société des ruines où elle se meurt et pour lui rétablir un abri.

Mais l'armée, toute libre et toute pure qu'elle est encore, ne pourra rien pour le bien, rien de durable, qu'en raison de l'esprit dont elle sera pénétrée. La force ne suffit pas, il faut la foi. Otez le Pape, et Charlemagne n'est qu'un conquérant barbare.

Si Dieu n'a pas abandonné le monde, ce siècle, verra comme au temps de Charlemagne, l'épée obéir à l'évangile. C'est notre vœu, c'est notre espoir. M. Romieu ne voit en France qu'une seule chose qui reste debout, l'armée: il y en a une autre, l'Eglise.

Dans la plus perdue de nos villes, deux hommes commandant le respect: le premier est l'Evêque; le second est le Général. Quelle que soit la vanité de nos petits bourgeois, ils ne se comparent pas tout-à-fait à celui qui tient le bâton pastoral, ni à celui qui porte le bâton du commandement.

Atteinte la dernière du venin philosophique et libéral, l'armée le rejette la première. Parmi tant d'hommes de cœur qui portent l'épée, plus d'un est homme de foi.

Fions-nous ou à ces chrétiens qui savent être de la milice de Dieu dans la milice du monde. Ils n'ont pas été les derniers à l'assaut des Montagnes Kabyles, suprême rimpart de l'Islamisme guerrier; ils ne seront pas les derniers à l'assaut de cet autre islamisme mercantile, littéraire, avocassier qui corrompt et énerve la France. Durant l'invasion de ces passions brutales et de barbares qui menacent encore une fois l'Empire du Christ, comme au temps de Clovis, comme au temps de Charlemagne, comme au temps de Saint Laus, le prêtre et le soldat se donneront la main, et à leur ombre, croîtra la force fidèle qu'il faut à la France, à l'Eglise et au monde.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI 9 MAI 1851.

Première Page: VARIETES: Histoire de la Révolution de Rome.—Le spectre rouge de 1852.

Feuilleton:—Le Montagnard ou les Deux Républiques—1793-1848—(Première Partie sur 1793.—(Suite.)

Noble Generosité.

Le Collège Ste. Marie à Montréal vient de recevoir du Gouvernement de l'Etat de N. Y. un magnifique présent. Le Secrétaire d'Etat Christophe Morgan, sur la demande de T. Romeyn Beck, régent de l'Université de l'Etat, a envoyé à la bibliothèque de cet établissement naissant, les ouvrages que l'Etat publie depuis quelques années sous le titre de *Natural History of New-York*—15 volumes grand in 4°, ornés de nombreuses gravures ont paru. Cet immense travail avait été approuvé par la législature en 1835, sur la motion de Charles Clinch. L'année suivante la Législature alloua \$104,000 pour l'exécuter, et en 1842 époque des premières publications, elle y ajouta \$26,000.

Les hommes les plus éminents, dans chaque spécialité, ont été appelés à concourir à cette entreprise, qui embrasse toutes les divisions de l'histoire naturelle.

Nous n'essaierons pas de faire l'analyse d'un ouvrage aussi étendu et qui demanderait à lui seul une véritable étude. Nous nous contenterons d'indiquer les titres des volumes, le nom des auteurs et l'époque de la publication. De très nombreux dessins dus au burin ou au crayon d'artistes distingués complètent le texte, et donnent un nouveau prix à ce beau monument de la science.

1er partie.—Zoologie par James de Kay. Elle comprend 5 volumes.

- 1er partie.—Mammifères. 1842.—76 fig.
2e " Oiseaux 1844.—141 fig.
3e " Reptiles et amphibiens. 1842.—65 fig.
4e " Poissons 1842.—250 fig.
5e " Mollusques 1843.—358 fig.
6e " Crustacés 49 fig.

IIe partie.—Botanique par John Torrey 1843. 2 vol. et 233 figures.

IIIe partie.—Minéralogie par Lewis Beck, 1842. 1 vol. 533 figures.

IVs partie.—Géologie. L'Etat de N. Y. a été divisé en 4 districts, et l'étude de chaque district forme un volume.

1er District, par William Mather. 1843. 343 gravures.

2e District, par Ebenetzer Emmons (1842) 53 planches et de nombreuses gravures dans le texte.

3e District, par Luther Vanuxem, 1842, nombreuses gravures dans le texte.

4e District par James Hall, 1843, plus de 100 gravures en cartes.

Ve partie, Pulvéologie par James Hall, 1847, 375 gravures; l'ouvrage doit avoir deux volumes. Le premier seul a paru.

VIe partie, Agriculture par Ebenetzer Emmons, 1849. Cet ouvrage, en deux volumes, renferme tout ce qui peut intéresser l'agriculture. Le second volume contient de nombreuses analyses chimiques de toutes les substances agricoles.—123 gravures. Les 14 dernières planches offrent un curieux tableau synoptique d'observations météorologiques, pour l'année 1848.

Quoique cette riche collection ne soit pas encore achevée, elle donne la plus haute idée du progrès des sciences chez nos voisins. L'activité de leur commerce, le développement de leur industrie les plaçaient déjà aux premiers rangs parmi les nations civilisées, aujourd'hui, les études sérieuses auxquelles ils se livrent, les travaux hardis qu'ils entreprennent dans le domaine des sciences, les découvertes qu'ils y font, les rendent sous ce nouveau rapport leurs dignes émules.

A ce bel ouvrage sur les sciences naturelles se trouve joint le recueil des documents historiques (1) sur l'Etat de N. Y. qui se publie aux frais du Gouvernement par le Dr. O'Cal-

(1) Cette collection précieuse de Manuscrits recueillis à très-grands frais, forme plus de 100 volumes in-folio. Le Gouvernement Français montra la plus grande bienveillance pour favoriser ces recherches et donner accès dans son pays à ces richesses. En Angleterre, on entrava au contraire cette œuvre par une surveillance inquiète et des mesquineries. La Hollande, qui ne connaissait pas son trésor, avait peu de temps auparavant, laissé jeter au vent ou vendre au poids, les archives de la Compagnie des Indes Occidentales, qui possédaient les premiers fondements de la Colonie de la Nouvelle Amsterdam, (auj. N. Y.)

ghan. La législature de l'Etat de N. Y. a fait recueillir ces richesses historiques, il y a déjà quelques années, dans les archives des divers gouvernements de l'Europe en rapport autrefois avec cette colonie, et il les fait imprimer dans l'intérêt de l'histoire. On n'en pouvait en couvrir le choix à des mains plus habiles qu'à l'auteur de l'histoire de New-York et de tant de recherches historiques.

Tous ces volumes sont revêtus de l'acte authentique de donation signé par le Secrétaire d'Etat.

L'occasion qui a donné lieu à cet acte de noble générosité a été la communication d'un manuscrit de 1644, retrouvé parmi les archives du collège des Jésuites à Québec. Ce précieux autographe d'un des plus illustres missionnaires de ces contrées, le P. Isaac Jogues, renferme une description géographique et historique, d'Albany et de New-York, lorsqu'il les visita en 1643. Grâce aux Hollandais, il échappa alors au fer et aux feux des Iroquois dont il était le captif, depuis plus d'une année, et qui, trois ans après, devaient devenir ses bourreaux.

Ces pages tombées de la plume du Missionnaire, il y a déjà tant d'années, et sauvées, comme par miracle, deviennent aujourd'hui comme un témoignage public de sa reconnaissance. Elle servira à perpétuer dans tous les âges le souvenir du bienfait qu'il reçut sur ce sol hospitalier. Mais il y a un rapprochement curieux à faire en voyant ses écrits accueillis aujourd'hui avec une pareille faveur dans les mêmes lieux où il trouva autrefois la liberté et la vie. Alors la voix de la nature et l'amour de l'humanité faisaient voler les colons américains au secours de ses frères dans le malheur. Ils regardaient et avec raison comme un devoir sacré pour leur arracher une victime aux cruelles tortures de la barbarie.

Aujourd'hui après une prospérité noblement acquise, leurs successeurs peuvent moissonner des lauriers plus paisibles. L'amour de la science les conduit à d'autres conquêtes. Ils regardent comme une heureuse fortune, la découverte de quelques uns de ces débris rares et curieux échappés aux ruines d'un autre âge, et à l'aide desquels les Savants reconstruiront un jour des monuments, dont il ne reste plus que des fragments épars.

Reserves du Clergé.

Cette affaire épineuse dont la solution semble être menacée de plus d'un écueil, est le sujet d'une agitation organisée, persévérante et vivace de la part de la section protestante du Haut-Canada, qui sous le titre "d'Union de l'Eglise d'Angleterre", s'est constituée en association militante "contre les tentatives de certains partis d'aliéner les réserves du clergé en les appropriant à l'avancement de l'industrie séculière."

L'association ainsi dénommée fut résolue le 17 mai à Toronto, dans une réunion composée de quelques membres du clergé protestant et de laïques de cette communion. Ils y déclarèrent que "les Canadiens Anglais de toute persuasion religieuse subventionnée à même ces Reserves d'après le règlement de 1840, étaient trop sincèrement attachés au maintien de la religion ainsi qu'à la diffusion de l'enseignement Chrétien, pour penser devoir se soumettre passivement à l'établissement d'un principe tendant à la suppression de toute religion et à l'encouragement de l'infidélité dans la colonie;" et ce fut sous cette impression qu'ils se décidèrent à donner occasion aux membres laïques de l'Eglise d'Angleterre et d'Irlande de proclamer leur adhésion, aussi bien à leur croyance, qu'au principe posé par le règlement de 1840, au moyen d'une telle association dans ce but. Ils publièrent en conséquence une Adresse remontant aux laïques "l'injustice de l'agression méditée contre les biens temporels de la religion," et avouant leur assentiment à l'opinion du Gouverneur-Général, selon laquelle Son Excellence leur avait exprimé qu'il serait mal de leur part de s'en tenir à influencer l'opinion en Angleterre, et qu'ils devraient recourir à des mesures propres à renforcer leur position même dans la colonie.

Vendredi dernier (2 mai), le Comité de l'Union a fait rapport, selon qu'il en avait été chargé, dans une assemblée publique convoquée à Toronto pour cet objet. Il suffira de transcrire ici la conclusion de ce rapport pour donner une idée entière des intentions et du plan de la section protestante du Haut-Canada contre l'appropriation projetée des Reserves:

"Le Comité (dit le Rapport) ne peut terminer ce premier rapport émanant de lui sans noter ce fait encourageant qu'il n'est pas le seul corps chrétien qui soit venu de l'avant pour la préservation des biens temporels de la religion conformément aux dispositions contenues à cet effet dans l'Acte de 1840. Les Presbytériens de l'Eglise d'Ecosse sont également en campagne, et bien des indices font voir que plusieurs membres du corps méthodiste aussi bien que de la communion catholique romaine sont disposés de même à maintenir ce règlement, en autant qu'ils ont reconnu par la voie de leur presse, qu'il est de nécessité pour le bien-être social de la Province, que "la religion y fût maintenue comme le moyen préventif le plus sûr du crime, et l'infailible préservatif contre l'ignorance et l'irreligion," tandis que les organes du gouvernement expriment déjà leurs craintes de ce que les mesures prises par cette Union doivent probablement déconcerter l'agression qui menace la religion. Il y a donc pour lui (le Comité) toute espèce de raison de persévérer dans le mode d'action auquel il s'est arrêté: et il est intimement convaincu que ce n'est qu'en opposant un front hardi, résolu et compact à nos adversaires—par une persistance continuelle dans la présente ligne de conduite, et même, s'il est nécessaire, par des représailles contre ceux qui ont si légèrement tenté de mettre obstacle à la diffusion rapide de notre religion et à l'efficacité croissante des œuvres du clergé, afin qu'ils ne puissent jamais prétendre "de renforcer leur position dans la colonie," que nous pourrions frustrer l'attente de ceux qui voudraient faire trôner la démocratie dans la Législature, et de déjouer leurs efforts actuels pour faire revivre les animosités religieuses." Ce n'est qu'à l'aide de tels moyens seulement que nous pouvons espérer de maintenir avec la Grande Bretagne cette connexion que nos adversaires ont pour objet final d'arrêter, pour la défense et la quelle nous, membres de l'Eglise d'Angleterre n'avons pas craint d'exposer notre vie même, et à laquelle nous sommes si fermement et si invariablement attachés par la naissance, les liens de parenté, les sentiments et la foi.

"Trois semaines seulement se sont écoulées depuis qu'un appel a été fait, et les réponses qui arrivent de tous les points de la Province expriment adhésion aux principes ainsi qu'aux buts de l'Union de l'Eglise. C'est pourquoi ce Comité a toute raison d'espérer qu'avant quelques semaines écoulées, des Branches de cette Union seront en opération dans chacun des townships de la Province; que l'Eglise va désormais s'efforcer de prendre la position qui lui convient dans la colonie, et ses membres d'exercer cette influence sur toutes mesures politiques et sociales affectant les intérêts de la religion et le bien-être de la Province, à laquelle, à raison de leurs propriétés, de leur éducation et de leur nombre, ils ont droit égal, et qu'ils ne perdront pas que leurs droits et leurs privilèges soient dorénavant "trafiqués ou abandonnés" selon les demandes d'"adversaires sans scrupule."

Il y a dans ce mouvement de l'Union Canadienne de l'Eglise Anglicane "assez de preuves de son désir de maintenir intacts ses droits et ses possessions temporelles, pour en conclure qu'elle laisserait dans l'occasion toute liberté à d'autres de se défendre ainsi qu'elle. Il n'en est pas moins évident que l'agitation de la grande mesure des Reserves est loin d'avoir atteint tous les résultats qu'elle est de nature à produire.

Le Courrier des Etats-Unis annonce qu'avant le 1er Juin il sera publié quotidiennement sans augmentation de prix. "Les arrivages d'Europe qui se multiplient, dit-il, l'intérêt qui s'attache chaque jour plus vivement aux nouvelles d'outre-mer et qui s'arrange mal du

avait de larmes dans l'âme. Quand les charrettes furent passées, il continua sa marche. Sa pensée allait vers un but, et, sans s'en rendre compte, il suivait sa pensée.

Ainsi il arriva en face de la maison qu'habitait Gracchus. Ce furent les battements de son cœur qui lui apprirent que son pied venait de toucher le seuil de la porte.

Que venait-il faire dans cette maison? Pourquoi, malgré sa volonté, y allait-il ainsi? Pourquoi sa pensée s'enveloppait-elle dans le souvenir d'une femme, quand la société en péril demandait le concours de tous les bons patriotes?

Il faut que je la revvoie, dit-il! Il monta les trois étages qui conduisaient à la porte de Gracchus. Sur le point de frapper, son cœur battait si fort qu'il fut obligé de s'appuyer contre le mur. Qui pourra jamais expliquer ou sonder le cœur humain? Un moment il voulut revenir sur ses pas. Que lui importait cette jeune fille qu'il n'avait vue qu'une fois!

Au lieu de descendre l'escalier, il frappa à la porte un coup brusque et rapide. Il refusait de dire son nom.

sur Jeanne ainsi pâle et abattue un regard interrogateur.

Un grand malheur!... répéta Georges en entrant tout à fait et en poussant la porte derrière lui par un mouvement machinal. Est-ce que le citoyen Gracchus?...

Mlle. De Savernay secoua la tête; puis, sans répondre, elle s'avança lentement vers une porte et l'ouvrit... Cette porte donnait dans une chambre éclairée par une lumière, quoiqu'il fit jour, et au fond de cette chambre, sur un lit, il vit une femme étendue. Cette femme était pâle comme le linge qui recouvrait son corps, et ses yeux fermés n'avaient plus de regards que pour Dieu.

Madame Dupuis était morte!

La jeune fille s'était agenouillée près du lit. Georges était resté debout.

L'image de la mort calme et tranquille, envoyée par la main de Dieu, parle plus profondément en nous que le sang versé qui ruisselle ou que les corps mutilés qui gisent à terre. Nous avons suivi tous les détails des impressions soudaines, imprévues, qui ab-

perdues et enterrées sous la poussière de cet athéisme qui ensevelissait la société. Oh! pourquoi ne pas s'arrêter longtemps devant ces derniers vestiges de croyance et de foi... ce chant plaintif, et semblait un instant encore se ranimer sous le regard d'une femme. Quelques minutes se passèrent silencieuses et recueillies.

La jeune fille se releva.

Entre elle et Georges il y avait la sainteté de cette morte qui les regardait et les écoutait.

Elle n'avait plus peur.

Et puis encore, le visage du jeune homme était empreint de cette expression triste et profonde qui est une éloquente parole.

Je suis rentrée cette nuit, dit Jeanne, pour recueillir son dernier regard et lui donner le dernier baiser.

Il semblait que Dieu attendit mon retour pour la rappeler à lui.

Georges passa sa main sur son front, un donloureux remords venait de traverser sa pensée. Il inclina doucement la tête, comme

le; au milieu de cette tempête et de ce combat incessant qui m'entoure et m'enveloppe, laisse moi lever les yeux vers toi. Je ne sais si je t'aime, car un républicain ne doit aimer que la patrie, mais j'ai besoin de toi. Plus la lutte est terrible, plus le devoir est cru! plus il faut regarder en face de soi dans l'avenir, sans faiblesse ni regrets, plus on sent le besoin de n'être pas isolé, d'avoir une voix qui vous parle parfois, une main qui vienne à se reposer. Vois-tu, citoyenne, on nous appelle des monstres parce qu'on ne nous comprend pas. Oh! l'avenir!... l'avenir!... c'est le grand juge du passé.

Georges se tut; sans doute qu'il attendait une réponse de la jeune fille; mais Jeanne resta silencieuse.

Il s'approcha d'elle et prenant une de ses mains qu'il tint serrée dans les siennes:

Je ne t'ai pas demandé ton nom, citoyenne. Ton nom est celui que te donnent ma pensée et mon cœur. J'avais une sœur que j'ai aimée, jeune comme toi... morte... je te l'ai dit... Mon père l'a tuée.

vés par des intérêts, par des passions, par des vues incompatibles, une foule de rivaux qui, ardemment épris des mêmes biens, ne travaillent qu'à se les arracher mutuellement; un séjour de trouble et de danger où l'on a beaucoup moins de secours à espérer, que de pièges à craindre, où, si on est malheureux, on est méprisé; si on est heureux, on est envié et traversé; où, loin de pardonner les fautes et les malheurs, on ne pardonne pas même les vertus et les succès; où les uns sont disposés à nuire par intérêt, les autres par envie, plusieurs par le seul plaisir de nuire; où l'on est exposé aux attaques de je ne sais combien d'ennemis d'autant plus redoutables, qu'ils sont masqués dans le paraitre, et que souvent même nous les trouvons dans ceux dont les liens les plus sacrés auraient dû faire nos protecteurs et nos appuis.